



HAL
open science

Une vision rhétorique des expressions "BOUT" et "HASHI" : universalité cognitive et comparaison entre français et japonais

Mayu Shintani

► **To cite this version:**

Mayu Shintani. Une vision rhétorique des expressions "BOUT" et "HASHI" : universalité cognitive et comparaison entre français et japonais. Cahiers du CRISCO (Univ. Caen), 2008, 25, pp.1-31. hal-01845515

HAL Id: hal-01845515

<https://hal.science/hal-01845515v1>

Submitted on 20 Jul 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Cahier du CRISCO
n°25

février 2008



Centre de
Recherches
Inter-langues
sur la Signification
en COntexte

UNE VISION RHÉTORIQUE DES EXPRESSIONS *BOUT* ET *HASHI* :

universalité cognitive et comparaison
entre français et japonais

Mayu SHINTANI

CRISCO

Université de Caen (Bât. Sciences Porte SA S13), 14032 CAEN CEDEX
Tél. : 02 31 56 56 27 — Fax : 02 31 56 54 27 — Site web : www.crisco.unicaen.fr

Courriel direction : franck.neveu@unicaen.fr

Courriel secrétariat : martine.greeneche@unicaen.fr

Le *Centre de Recherches Interlangues sur la Signification en Contexte* (CRISCO) contribue au débat linguistique à l'aide de trois outils éditoriaux :

I

Syntaxe & Sémantique

Revue de linguistique créée en 2000 aux Presses Universitaires de Caen

Responsables de la revue : J. FRANÇOIS & N. LE QUERLER

Comité de rédaction : C. GUIMIER, A. LACHERET, F. NEVEU, R. RENAULT, J. FRANÇOIS, N. LE QUERLER

Comité scientifique : P. BLUMENTHAL (Cologne), A. BORILLO (Toulouse-le-Mirail), M. CHAROLLES (Paris 3), B. COMBETTES (Nancy), J.P. DESCLES (Paris 4), D. GEERAERTS (Leuven), B.N. GRUNIG (Paris 8), P. HIRSCHBUHLER (Ottawa), G. KLEIBER (Strasbourg 2), P. KOCH (Tübingen), B. LAMIROY (Leuven), A. LEMARECHAL (Paris 4), R. MARTIN (INALF), S. MEJRI (Tunis), C. VET (Groningen), B. VICTORRI (CNRS).

n°1	<i>Connecteurs et marqueurs de connexions</i> , sous la direction de Claude GUIMIER (mars 2000)
n°2	<i>Sémantique du lexique verbal</i> , sous la direction de Françoise CORDIER, Jacques FRANÇOIS et Bernard VICTORRI (avril 2001)
n°3	<i>Les grammaires du français et les "mots outils"</i> , sous la direction de Gudrun LEDEGEN et Nathalie ROSSI (mars 2002)
n°4	<i>La valence vue d'Allemagne</i> , sous la direction de Peter BLUMENTHAL et Peter KOCH (mars 2003)
n°5	<i>Polysémie et polylexicalité</i> , sous la direction de Salah MEJRI (avril 2004)
n°6	<i>Aux marges de la prédication</i> , sous la direction de Irmtraud BEHR, Jacques FRANÇOIS, Anne LACHERET-DUJOUR & Florence LEFEUVRE (décembre 2005)
n°7	<i>La terminologie linguistique – Problèmes épistémologiques, conceptuels et traductionnels</i> , sous la direction de Franck NEVEU (mars 2007)
n°8	<i>Éléments de relation : de la phrase au texte</i> , sous la direction de Claude GUIMIER (décembre 2007)

II

Bibliothèque de Syntaxe & Sémantique

collection de linguistique créée en 2002 aux Presses Universitaires de Caen

<i>Traits d'union</i> , sous la direction de Nicole LE QUERLER & Georges KLEIBER [Actes des <i>Journées de Linguistique Rhénane</i> de novembre 2000, organisées par SCOLIA et le CERLICO] (mai 2002)
<i>L'adjectif en français et à travers les langues</i> , sous la direction de Jacques FRANÇOIS [Actes du colloque de Caen, 28-30 juin 2001] (janvier 2005)
<i>Composition syntaxique et figement lexical</i> , sous la direction de Jacques FRANÇOIS & Salah MEJRI [Actes de l'atelier franco-tunisien de Caen, septembre 2002] (printemps 2006)

UNE VISION RHÉTORIQUE DES EXPRESSIONS *BOUT* ET *HASHI* :
universalité cognitive et comparaison entre français et japonais

ABSTRACT

The main concern of this research is to examine and compare two polysemous words, that is, *bout* in French and its Japanese equivalent *hashi* in the light of cognitive semantics. As a beginning, this paper critically reviews the general postulations in the two-level approach by referring to some works treating English polysemous prepositions. Then, the argument focuses on the analysis of polysemy by Taylor in support of “the usage-based model” of Langacker. Next, the investigation will be given to one of the French polysemous words, *bout*, from the viewpoint of cognitive semantics with questioning what a cognitive motivation is and where the “unification” which ties up the different senses of the word comes up. Finally, its Japanese equivalent *hashi* will be treated. Throughout this article, we devote ourself to proposing that language itself would not be a kind of “self-providing” device as has been proposed by dualists represented by generativists but always keeps connections with the external reality and stimuli with which we resonate by making use of the communal cognitive faculties endowed in our body.

SOMMAIRE

1. INTRODUCTION DU POINT DE VUE EMPIRIQUE	3
2. ETUDES PRÉCÉDENTES SUR LA CATÉGORISATION ET SUR LES EXPRESSIONS POLYSÉMIQUES DANS UNE « APPROCHE À DEUX NIVEAUX »	4
2.1 La théorie classique de la catégorisation	4
2.2 Hypothèse sur la préposition polysémique <i>in</i> dans « l' approche à deux niveaux » —formes sémantiques et connaissances non-linguistiques	5
3. ETUDES PRÉCÉDENTES SUR LA POLYSÉMIE DANS LA LINGUISTIQUE COGNITIVE	7
3.1 Problèmes dans « l' approche à deux niveaux »	7
3.2 Modèle d'interconnexion de Langacker (1987)	9
3.2.1 « To open » en anglais et son modèle d'interconnexion	9
3.2.2 Le modèle d'interconnexion est-il polysémique ou monosémique?	9
3.3 Problèmes	9
4. ANALYSE DU NOM « BOUT » EN FRANÇAIS DU POINT DE VUE DE LA SÉMANTIQUE COGNITIVE	11
4.1 Comment saisir les notions de « sens » et de « polysémie »?	11
4.2 L'Extension du sens selon la perspective de la linguistique cognitive	12
4.3 Le sens spatial de « bout »	12
4.3.1 Les deux extrémités d'une entité spatiale	12
4.3.2 L'extrémité d'une entité spatiale	14
4.3.3 Plusieurs bouts d'une entité spatiale	15
4.4 Métaphore conceptuelle-temporelle sur « bout »	18
4.5 Métaphore conceptuelle d'objet physique sur « bout »	20
4.6 « Bout » du point de vue empirique	21
4.6.1 L'incarnation de la centralité et de la marginalité	21
4.6.2 L'enracinement (entrenchment) dans le modèle du langage basé sur l'usage	22
4.7 Le <i>Bout</i> en tant qu'expression dérivée par synecdoque	23
4.8 Conclusion	24
5. COMPARAISON AVEC LE MOT JAPONAIS HASHI	24
5.1 La définition de « hashi » dans les dictionnaire	24
5.2 Les sens spatial et conceptuel de « hashi »	24
5.2.1 Le sens spatial de « hashi »	24
5.2.2 Métaphore conceptuelle d'objet physique sur « hashi »	26
5.2.3 La structure image schématique de « hashi »	27
5.3 Conclusion	28
CONCLUSIONS	29
BIBLIOGRAPHIE	30

1. INTRODUCTION DU POINT DE VUE EMPIRIQUE

Ce cahier se propose d'observer les expressions polysémiques en français et en japonais du point de vue empirique, notamment dans le cadre de l'approche à un seul niveau¹. Il s'agit ici d'examiner et de comparer deux mots polysémiques très utilisés dans la langue française et dans la langue japonaise : *bout* en français et son équivalent japonais *hashi*. Dans la section 2, nous envisagerons dans un premier temps la théorie classique de la catégorisation, et dans un second temps, les hypothèses de l'approche à deux niveaux. On référera pour ce faire à plusieurs travaux traitant de la préposition polysémique *in* en anglais, notamment ceux de Herweg (1988) et des linguistes s'inscrivant dans la même veine. La dernière partie de la section 2 montrera les problèmes liés à cette hypothèse ainsi que les questions générales soulevées par cette approche. Dans la section 3, nous observerons l'hypothèse de la polysémie proposée par Taylor (1995) et ses recherches détaillées dans lesquelles on trouve deux notions inspirées de la « ressemblance de famille » chez Wittgenstein (1958) et des « catégories radiales » chez Lakoff (1987). La section 4 se propose d'analyser un mot polysémique français, à savoir « *bout* », du point de vue de la sémantique cognitive en s'interrogeant sur sa « motivation cognitive » et sur l'origine de « l'intégration » qui lie les sens différents d'un même mot. L'« intégration » ainsi nommée n'implique pas de condition à satisfaire comparable à celle nécessaire et suffisante qui impose des traits homogènes aux membres d'une même catégorie. L'« intégration » est une sorte de motivation qui lie les membres d'une catégorie. Cette motivation est dérivée des expériences, des interactions successives dans le monde réel à travers des facultés et processus cognitifs horizontaux : métaphore, métonymie, abduction, expériences vécues par notre appareil sensoriel et locomoteur, connaissances encyclopédiques, etc. La section 5 est consacrée au mot japonais *hashi* qui est l'équivalent de *bout* en français. Il est intéressant de noter qu'il a trois homonymes² ayant la même forme phonétique [xaʃi] mais dont les écritures sont différentes. Nous reviendrons sur ce sujet à la fin de cette section pour examiner le modèle du langage basé sur l'usage de Langacker.

¹ Cette appellation a été proposée par Cruse (2004) pour qualifier l'attitude de la linguistique cognitive qui ne fait pas de distinction entre les connaissances linguistiques et encyclopédiques.

² Ces trois homonymes *hashi* sont représentés par les écritures suivantes respectivement: 端 (*bout*), 橋 (*pont*), 箸 (*baguette*).

2. ETUDES PRÉCÉDENTES SUR LA CATÉGORISATION ET SUR LES EXPRESSIONS POLYSÉMIQUES DANS UNE « APPROCHE À DEUX NIVEAUX »

Nous commencerons par évoquer un des problèmes posés par la catégorisation. Après avoir brièvement présenté l'analyse de la catégorisation selon la théorie classique, en nous référant à l'analyse et la critique de Taylor (1995), nous mentionnerons l'idée générale de l'approche à deux niveaux³, très proche de la théorie classique. L'approche à deux niveaux est une théorie admettant l'autonomie et la modularité conceptuelle. Elle distingue deux niveaux : le niveau du sens linguistico-sémantique et le niveau des connaissances conceptuelles. Le premier représente les sens purement linguistiques (l'assemblage de traits dans les lexiques) et le second concerne les connaissances non-linguistiques. La dernière partie de ce chapitre présente les problèmes apparaissant dans le cadre de cette approche. Taylor, dans ses recherches sur la polysémie, critique les travaux des linguistes allemands Wunderlich, Herweg et Lang.

2.1 La théorie classique de la catégorisation

Dans la première partie de cette section, nous allons aborder brièvement l'idée de la théorie classique de la catégorisation⁴. On peut remarquer dans cette théorie une perspective commune avec celle de l'approche à deux niveaux dont nous discuterons dans la dernière partie de cette section. La théorie classique de la catégorisation est basée sur le « dualisme » initié par Aristote. Ce modèle a, bien entendu, longtemps servi comme une des idées les plus centrales et les plus basiques de la philosophie occidentale jusqu'au début des années 1970. Cette approche classique de la catégorisation soutient qu'une catégorie se compose d'un ensemble de traits nécessaires et suffisants que les membres de cette catégorie doivent posséder uniformément. On appelle « analyse componentielle » cette approche de la catégorisation des objets dans le monde extérieur. Dans cette approche, toutes les catégories rassemblent un ensemble de traits bivalents. On définira alors la catégorie de FEMME : [+HUMAN][+ADULT][-MALE]. Nous allons maintenant nous intéresser à l'analyse de la polysémie dans le cadre de l'approche à deux niveaux qui admet la modularité et l'autonomie des facultés cognitives.

³ La discussion des deux approches à un et deux niveaux remonte à la parution de *Semantics and Cognition* de R. Jackendoff en 1983. A cette époque M. Bierwisch (partenaire d'E. Lang à l'Académie des Sciences de Berlin) a critiqué l'indistinction chez Jackendoff entre le niveau conceptuel universel et le niveau sémantique propre à une langue. Ultérieurement, Jackendoff est globalement resté sur sa position qui a également été celle de Langacker (1987) dans un autre cadre, mais en Allemagne la conception à deux niveaux s'est développée. En France elle est représentée par François Rastier.

⁴ Pour plus de détails, cf. Croft & Cruse (2004 : 76), Cruse (2006 :23), Evans (2007 :16), Kövecses (2006 : 19-21) et Taylor (1995 :21-37).

2.2 Hypothèse sur la préposition polysémique *in* dans « l'approche à deux niveaux » : formes sémantiques et connaissances non-linguistiques

L'approche à deux niveaux, une théorie qui approuve la modularité et l'autonomie conceptuelle, confirme le principe « une forme \Leftrightarrow un sens » de Jakobson (1936). Ces deux niveaux sont le signe d'une distinction entre le niveau linguistico-sémantique et le niveau non-linguistique⁵ : au premier niveau le sens d'un mot est représenté par les formes logiques, au deuxième niveau, ce sens est interprété par rapport aux connaissances non-linguistiques. On rencontre plusieurs recherches traitant de la polysémie selon cette approche en se référant aux critiques de Taylor (1995). Dans ce cadre, ce qui détermine la polysémie des mots et leur attribue des variations de sens n'intervient pas au niveau linguistico-sémantique mais plutôt au niveau interprétatif. Autrement dit, la polysémie et les variations de sens ne sont pas dérivées des formes linguistico-sémantiques. Elles sont déterminées par les contextes ou les connaissances non-linguistiques ; la forme sémantique, mentionnée ci-dessus, est indépendante des interprétations conceptuelles. Dans l'approche à deux niveaux, les représentations sémantiques apparaissent en format prédicat-argument et leurs valeurs sont déterminées au niveau conceptuel. (1) est la représentation de *in*, une préposition anglaise en format prédicat-argument et (2) est son sens.

(1) $\lambda y \lambda x[\text{LOC}[x, \text{PLACE}[y]]]$ (Herweg 1988)

(2) (1) signifie que (y) est un LIEU (« PLACE ») qui sert de repère à la localisation spatiale (« LOC ») de (x)

Comme on le voit dans la définition (1), Herweg (1988) affirme que tous les usages de *in* gardent un sens linguistique et que cette définition est le sens général⁶ de *in*. Les linguistes qui s'inscrivent dans ce cadre soutiennent la théorie de la représentation générale maximale et par conséquent laissent la variation de l'interprétation aux connaissances conceptuelles. Ils s'opposent donc à la théorie du prototype qui est plutôt descriptive et non explicative. Cependant, cette approche à deux niveaux, d'après Taylor, pose de graves problèmes illustrés par les contextes suivants :

⁵ Lang dans son travail (1991 : 146-147) appelle ces deux niveaux, respectivement « SF-level » et « CS-level ». Je cite ici son explication sur les deux :

(SF-level) : level representing language-bound word meanings as grammatically determined sets of conditions for the identification of conceptual elements. The SF of a lexical item represents the internal structure of its lexical meaning as part of the item's entry in the lexicon and thus specifies what the given item can contribute to the compositional formation of complex structure.

(CS-level) : level representing language-independent, intermodally accessible elements and complexes of conceptual knowledge. CS-level is where (generic) concepts stored in long-term memory are processed to create contextually specified reference instances. »

⁶ La forme générale des prépositions spatiales est la suivante : $\lambda y \lambda x[\text{LOC}[x, \text{REG}[y]]]$... Elle signifie approximativement « x se situe dans la région caractérisée comme l'endroit occupé » (Taylor 1995 : 271)

- (3) a. The water in the vase
b. The crack in the vase
c. The flowers in the vase
- (4) a. The coin in my hand
b. The splinter in my hand
c. The umbrella in my hand (Herweg 1988)

La définition posée par Herweg aurait dû fonctionner dans les exemples (3) et (4). Néanmoins, on note deux problèmes:

- i) La forme sémantique générale ne montre que la relation géométrique. Elle ne présente donc aucun aspect fonctionnel ou relatif au vécu (empirique);
- ii) La forme sémantique générale ne permet pas de représenter les propriétés topologiques de l'espace occupé par y .

En d'autres termes, le format (1) ne peut spécifier si les fleurs sont posées partiellement ou entièrement dans le vase. L'approche à deux niveaux démontre que ces décalages de sens doivent être interprétés au niveau conceptuel en se référant aux connaissances conceptuelles concernant l'entité en question. Le plus gros problème reste que la forme générale ne s'accorde pas aux exemples (3c) et (4c): la forme générale ne peut pas prendre en compte la topologie. Selon la forme sémantique en (1), l'entité « trajecteur⁷ (*trajector*) » est totalement incluse dans l'entité « repère (*landmark*) », or on ne peut pas mettre un parapluie tout entier dans notre main ! Pour ce genre de phénomènes, Wunderlich (1993) propose le concept de « tolérance pragmatique » qui permet l'inclusion totale de *in*. Cette idée, dans un sens, est partiellement favorable à la théorie du prototype « ouverte » ou « flexible ». Cependant, cette « tolérance pragmatique » est en désaccord avec « l'homogénéité présuppositionnelle de prédication » comme ci-dessous :

(5) *Homogénéité présuppositionnelle*: Soit P de x , on suppose que x est homogène par rapport à P (Wunderlich 1993: 125)

En temps normal, le principe (5) doit suivre la forme générale (1) à savoir : « x est dans y » signifie « la totalité de x est dans y ». Dans le cas contraire, les expressions quantifiées sont nécessaires :

- (6) The flowers are **partly** in the vase
(7) ??The umbrella is **partly** in my hand (Taylor 1995: 273)

⁷ Ce terme « trajecteur » a été choisi comme traduction française de « *trajector* » par Victorri (2004). Il existe aussi une traduction plus ancienne (1984) de Vandeloise qui traduit *trajector* par « cible » et *landmark* par « site ».

L'exemple ci-dessus (6 = 4c) où l'on emploie le mot *partly*, ne veut pas dire que « la tige des fleurs est dans le vase et les boutons en dehors » mais plutôt que « quelques fleurs parmi plusieurs sont mises dans le vase ». Le sens est ainsi modifié. A l'inverse, l'expression qui utilise *partly* dans le (7) est devenue étrange. Dans ce cas là, Wunderlich propose la « stratégie de focalisation conceptuelle » : la notion spécifique « tenir » ou « soutenir » est interprétée au niveau conceptuel car la forme sémantique n'inclut que des notions géométriques (pas de notion fonctionnelle). A partir de cela, dans (3c) et (4c) on ne focalise que sur une partie du « trajecteur ». Pourtant l'idée de Wunderlich est devenue semblable à celle de la « zone active⁸ » de Langacker. Par conséquent, comme les linguistes représentant l'approche à deux niveaux laissent les interprétations ouvertes au niveau conceptuel, nous devons nous méfier des deux niveaux de sens et de la « tolérance pragmatique » : en fait, on ne peut pas prédire quelles déviations seront tolérées. En outre, pour la nature méthodologique de ces recherches, on doit toujours prendre en compte l'existence de la violation de la forme générale. Pour cette raison, Taylor doute de la divergence de niveaux. Dans la section suivante, nous examinerons l'analyse de la polysémie de Taylor (1995).

3. ETUDES PRECEDENTES SUR LA POLYSEMIE DANS LA LINGUISTIQUE COGNITIVE

Taylor (1995) signale un problème général dans le cadre de l'approche à deux niveaux : la divergence entre le sens linguistico-sémantique et le sens non-linguistique. (Effectivement, cette divergence était fondamentale dans les cadres formalistes depuis plusieurs décennies.) Dans son ouvrage (1995), Taylor tente de résoudre les problèmes mentionnés à la fin de son dernier chapitre sur la polysémie du point de vue de l'approche à un niveau en utilisant une des idées langackeriennes, le « modèle d'interconnexion⁹ » fondé sur « la théorie du langage basé sur l'usage ».

3.1 Problèmes dans « l'approche à deux niveaux »

Taylor discute de plusieurs problèmes méthodologiques dans le cadre de l'approche à deux niveaux, le plus important étant l'indépendance des deux niveaux. Cependant, la représentation schématique des sens n'est pas tellement controversée et même Langacker (1987, 1991, 2000) ne la nie pas complètement (en fait les deux points de vue sont différents, car Langacker suggère que « le sens est essentiellement encyclopédique »). Ce que Taylor a mis en question est un problème plus empirique : il s'agit du niveau d'abstraction. Il propose de distinguer le degré où les sens des

⁸ Une partie d'une entité est activée en fonction du contexte. (Langacker 1987, 1991)

⁹ Dans sa première édition (1^{ère} 1989), Taylor prétendait que les membres d'une catégorie, en partageant certaines de leurs caractéristiques, construisent une structure radiale et donc que cette catégorie n'a pas d'exemple spécifique ou de prototype. Elle structure au contraire les sens « relié en chaîne ». Cependant, dans sa deuxième édition (2^{ème} 1995) il annule cette proposition et suggère plutôt d'employer l'idée du « modèle d'interconnexion ».

mots sont stockés dans l'esprit du locuteur du degré où les locuteurs accèdent en fait aux sens des mots tout en les produisant et en tentant de comprendre le langage. Un autre problème concerne la distinction entre le stockage des formats abstraits et l'exécution de l'élaboration conceptuelle à chaque occasion. Taylor propose ici que même les variantes soient mentalement stockées et les locuteurs peuvent y accéder directement tout en produisant et en comprenant le langage. D'après lui, dans la théorie de l'approche à deux niveaux, le plus gros problème est que l'on nie en principe la possibilité de représentation stable des sens : « si la description du langage par les linguistes correspond aux vrais connaissances du langage acquis chez les locuteurs, cette description est réelle psychologiquement » (Taylor 1995 : 284). Il donne les indicateurs suivants (p. 284-6) :

- (a) l'existence des effets de prototypicité ;
- (b) la difficulté de trouver le sens général chez les locuteurs ;
- (c) l'aptitude des locuteurs à deviner les similarités entre les sens d'un mot ;
- (d) les extensions métaphoriques ;
- (e) le changement sémantique historique ;
- (f) le processus de l'acquisition de nouvelles représentations abstraites.

Pour (a), le fait que l'une des interprétations d'un mot soit privilégiée signifie que toutes les interprétations ne sont pas générées par une représentation générale de façon homogène. Dans ce sens, l'approche à deux niveaux est problématique méthodologiquement. Les indicateurs (a-c) expliquent que les sens d'un mot structurent une catégorie radiale. Quand on pense aux extensions métaphoriques qui sont rapidement interprétées par les locuteurs et interlocuteurs, on peut dire que les représentations mentales des sens spécifiques sont plutôt stables. Plus encore, on doit s'interroger sur les changements sémantiques des mots : il se peut qu'un sens nouveau d'un mot puisse pousser le sens central de ce dernier à devenir marginal s'il est utilisé de façon répétée au fil du temps. De plus, l'acquisition de nouvelles représentations doit être considérée ici : si on suppose que les sens des mots peuvent être acquis par la répétition d'exemples, les enfants et les apprenants de langues étrangères ne peuvent pas immédiatement construire les sens abstraits des mots. L'acquisition de la polysémie d'un mot se fait de façon horizontale et verticale ; on comprend le sens inconnu d'un mot par rapport aux sens que l'on connaît déjà de ce mot. Dans le même temps, on abstrait une nouvelle représentation schématique intégrant le sens inconnu et les sens déjà connus quand le sens nouveau est fixé. Taylor en conclut que les catégories ne forment pas seulement des formes générales sémantiques mais aussi des modèles d'interconnexion en mettant les sens spécifiques en marge de ces catégories. Il ne nie pas l'existence du sens général en tant que schéma et souligne que ce sens général n'est pas détaché de chaque illustration. En conséquence, chaque fois qu'une catégorie rencontre de nouvelles exemplifications, elle abstrait un nouveau super-schéma. Cette notion se fonde sur l'idée langackerienne du « modèle d'interconnexion ».

3.2 Modèle d'interconnexion de Langacker (1987)

3.2.1 « *To open* » en anglais et son modèle d'interconnexion

En fonction de la « théorie du modèle d'interconnexion », Taylor décrit des exemples de *to open* en anglais. Les locuteurs peuvent trouver plusieurs similarités entre les usages de ce mot :

(8) open the office, open a parcel, open an envelop

▶ sens commun: accéder à l'intérieur des récipients fermés

(9) open the door, open the lid, open the cork

▶ sens commun: manipuler un objet pour créer une ouverture

(10) open an exhibition, open a nature reserve, open a road

▶ sens commun: rendre les objets accessibles

(11) open a discussion, open a debate, open a conference

▶ sens commun: commencer un processus interactif

Tous les sens des exemples de *to open* ci-dessus (8-11) sont déjà établis dans l'esprit des locuteurs. Pourtant, *to open* est une seule catégorie qui ne se fonde pas sur les éléments communs, mais qui structure un réseau fondé sur la similarité et sur un degré de généralité (ce réseau est bien entendu particulier à l'anglais).

3.2.2 Le modèle d'interconnexion est-il polysémique ou monosémique?

Jusqu'à présent, Taylor a toujours soutenu que les catégories structurent des « modèles d'interconnexion ». Chaque nœud dans un « modèle d'interconnexion » désigne un sens. Quand un accès mental se focalise sur un nœud et que ce sens est plus spécifique que les autres, ce mot devient de plus en plus polysémique. Au contraire, quand il se focalise sur un sens plus schématique, ce mot devient monosémique. Selon Taylor, la polysémie est un degré d'abstraction et on ne peut pas dire quel sens et quel schéma sont plus « corrects » en tant qu'attribut de ce mot : après tout, chaque nœud et chaque schéma sont à un niveau de granulation¹⁰ différent.

3.3 Problèmes

Dans cette section, nous avons étudié la critique de l'analyse de la polysémie dans l'approche à deux niveaux par Taylor. Nous avons également examiné son analyse alternative à ce sujet du

¹⁰ Pour plus de détail sur cette notion, cf. Croft (1991 : 163-165).

point de vue de la linguistique cognitive, notamment l'approche à un niveau. Taylor a montré les points faibles de l'analyse de la polysémie par l'approche à deux niveaux dans son ouvrage. On remarquera principalement trois points :

- i) Dans cette approche, les catégories donnent des valeurs homogènes à tous leurs membres, certains membres sont donc exclus de la catégorie alors qu'ils sont de vrais membres.
- ii) Dans le cadre de cette approche, les chercheurs ont proposé comme alternative la « stratégie de la focalisation conceptuelle » et la « tolérance pragmatique » puisque les sens généraux ne peuvent avoir d'aspects ni fonctionnels ni relatifs au vécu de la raison (i), donc, on laisse les interprétations ouvertes au niveau conceptuel et du coup, on doit se douter de la nécessité de l'existence des sens généraux préétablis.
- iii) Par conséquent, on ne peut pas éviter les violations des sens généraux dues à la procédure absolument descendante (« top-down »).

Étant donné que l'approche à deux niveaux pose des problèmes méthodologiques (évoqués ci-dessus), Taylor a suggéré d'employer la théorie de l'extension catégorielle fondée sur la « théorie basé sur l'usage » pour résoudre ces problèmes. Les avantages de l'utilisation de cette théorie pour expliquer la génération des catégories sont les suivants :

- i) La « théorie du langage basé sur l'usage » peut expliquer le processus d'acquisition de catégories et de langues chez les enfants et les apprenants de langues étrangères.
- ii) Comme les catégories créent de nouveaux schémas à chaque rencontre avec un nouveau sens, les catégories gardent les relations horizontales et verticales entre les sens (comme les sens étant par nature des connaissances encyclopédiques ouvertes).

Bien que Taylor ait expliqué comment les catégories se forment et s'abstraient des schémas, il n'a pas mentionné par quelles motivations les sens sont unis et joints en une même catégorie et comment une catégorie garde son unité en tant que telle. En prenant la théorie cognitive en compte et en reprenant les travaux de cette théorie, nous examinerons dans les sections suivantes un mot polysémique français *bout* et son équivalent japonais *hashi*. Ceci tout en nous demandant comment unir plusieurs sens d'une catégorie et quels genres de processus cognitifs opèrent pour les unir.

4. ANALYSE DU NOM « BOUT » EN FRANÇAIS DU POINT DE VUE DE LA SÉMANTIQUE COGNITIVE

Dans cette section, nous observerons comment les différents sens du mot *bout* sont attachés à une même catégorie et avec quelle motivation ils y sont réunis ensemble. Après avoir considéré les questions sur les sens des mots soulevées par Cruse (2004), nous analyserons les sens de *bout* en mentionnant leurs structures d'image schématique ; celles qui jouent un rôle important si on prend en compte des extensions métaphoriques parmi les sens. La dernière partie de cette section sera consacrée à l'argument de la corrélation avec l'enracinement et le modèle d'interconnexion de *bout*.

4.1 Comment saisir les notions de « sens » et de « polysémie » ?

On considère ici quelques questions posées par Cruse (2004 : 203) sur les sens des mots :

(12)

- a. Les mots ont-ils typiquement des sens multiples?
- b. Le nombre de sens d'un mot est-il limité?
- c. Y a-t-il des relations entre les différents sens d'un mot? Si oui, quelles sont-elles ?

Pour (12a) d'abord, d'après Taylor, les mots peuvent devenir monosémiques ou polysémiques selon le nœud catégoriel sur lequel l'accès mental se focalise. Mais ici, nous préférons considérer cette question comme renvoyant à la question plus développée : étant donné qu'un mot a des sens multiples, est-ce qu'il y a des rapports entre eux et quel type de cohésion ont-ils ? (cependant, la notion de cohésion ne spécifie pas les traits communs comme la condition nécessaire et suffisante que les membres d'une catégorie doivent posséder uniformément). Dans ce sens, la question à laquelle nous nous sommes intéressée est (12c). Dans la section précédente, nous avons indiqué que pour Taylor, les sens sont un ensemble d'exemples et de schémas abstraits et ce sont eux qui forment les modèles d'interconnexion. Malgré toute ses considérations, Taylor n'a pas expliqué comment des sens différents sont attachés à la même catégorie. Nous voulons donc observer à partir de la section suivante comment les sens attachés à une catégorie entrent mutuellement en relation et la composent. A propos de la question (12b), on doit ici répondre « non » : d'après Taylor, dans le cadre de la linguistique cognitive, si on suppose que les sens sont des connaissances encyclopédiques par nature, la borne des catégories sera ouverte. Signalons que les catégories ne sont pas de vrais objets dans le monde réel mais des représentations mentales : elles sont des produits mentaux que nous les humains créons dans notre esprit par les stratégies cognitives à travers lesquelles les humains peuvent interagir avec le monde extérieur. Pour définir approximativement ce qu'est la catégorie, il s'agit d'une gestalt : le tout (mot) garde la même valeur même si ses composants (sens) changent un peu. C'est-à-dire que les catégories ne sont pas

juste une énumération ou une juxtaposition de traits que propose l'analyse componentielle. Pour cette raison, une catégorie peut être conçue juste comme une unité même si elle augmente le nombre de sens qui y sont attachés par l'extension métaphorique. Dans cette section, en considérant le mot polysémique *bout* du point de vue de la linguistique cognitive, nous voulons présenter et observer la relation entre les différents sens dans une catégorie.

4.2 L'extension du sens selon la perspective de la linguistique cognitive

Considérons les exemples suivants :

(13)

- a. Je te donne un bout de pain.
- b. Cela fait un bout de temps que nous ne nous sommes pas vus.
- c. Le haut bout de la société financière.

On peut observer les trois usages de *bout* dans les expressions ci-dessus, mais chacun ne renvoie pas toujours au sens spatial de façon homogène. Tandis que le premier dénote une entité concrète, ce n'est pas le cas dans les deux derniers : ils dénotent plutôt des entités abstraites, donc ils sont des expressions métaphoriques. Puisque tous les trois gardent une même représentation graphique « *bout* », ils sont forcément attachés à la même catégorie « *bout* » : on peut donc en déduire qu'ils sont des variations de sens du même mot *bout*. Alors, si tel est le cas, on doit se demander pour quelle raison ou en fonction de quelle motivation les différents sens varient ? On envisagera ces questions par l'observation de la relation entre les sens en examinant les occurrences des corpus Frantext, Le Monde, et à la lumière de la théorie de la sémantique cognitive.

4.3 Le sens spatial de « *bout* »

On peut dire que le sens spatial de *bout* est le plus central et le plus représentatif (ou prototypique) parmi ses variations de sens car dans le cadre théorique de la linguistique cognitive, on suppose que les entités spatiales sont plus concrètes et qu'elles sont plus fondamentales pour les humains qui vivent dans l'espace à trois dimensions. En outre, dans ce cadre, on suppose aussi que les sens d'une catégorie n'ont pas le même statut en termes de centralité. Le sens le plus élémentaire de *bout* consiste à désigner « les deux extrémités d'une entité » ou « l'extrémité d'une entité ».

4.3.1 Les deux extrémités d'une entité spatiale

Dans les exemples ci-dessous, les objets sont des entités se composant de leur corps et de deux parties extrêmes. Chaque *bout* désigne une des deux extrémités. Considérons les exemples suivantes :

(14) [deux bouts sont profilés par rapport au tout]

- a. A **un bout de la table**, Brian. à **l'autre bout**, Hélène. (ORMESSON Jean d' /Tous les hommes sont fous/1986)
- b. Deux femmes seulement, chacune à **un bout de** la table. (RADIGUET Raymond /Le Bal du comte d'Orgel/1923)
- c. Augustin regardait **les deux bouts** libres de son foulard de laine.(MALEGUE/Augustin/ 1933)
- d. Nous nous sommes installés, l'après-midi, chacun à **un bout de** table, et nous écrivons des lettres. (GENEVOIX Maurice /Ceux de 14/1950)
- e. La foule arrivait dans la grande rue par **les deux bouts** du village.(FLAUBERT Gustave / *Madame Bovary* / 1857)

(15) [un des deux bout est profilé par rapport au tout]

- a. Mettez-vous à **un bout du** banc.
- b. Blondet s'asseyait à **un bout de** la table. (BALZAC Honoré de / Les Paysans / 1850)
- c. ..sur **un bout de banc**, je découvris une place vide dont personne n'avait voulu (GUILLOUX Louis /Le Pain des rêves/1942)
- d. Augustin trouva **un bout de** banc près du cousin. (MALÈGUE Joseph /Augustin ou le Maître est là : t. 1/1933)
- e. Dans la salle d' en bas, la nappe était mise sur **un bout de** table...(RAMUZ Charles-Ferdinand /Aimé Pache, peintre vaudois/1911)

En (14), les deux parties extrêmes sont profilés par rapport au tout tandis qu'en (15) seule l'une de ces extrémité est profilée par rapport à l'ensemble et l'autre extrémité. Nous proposons les deux schémas abstraits de représentation suivants :

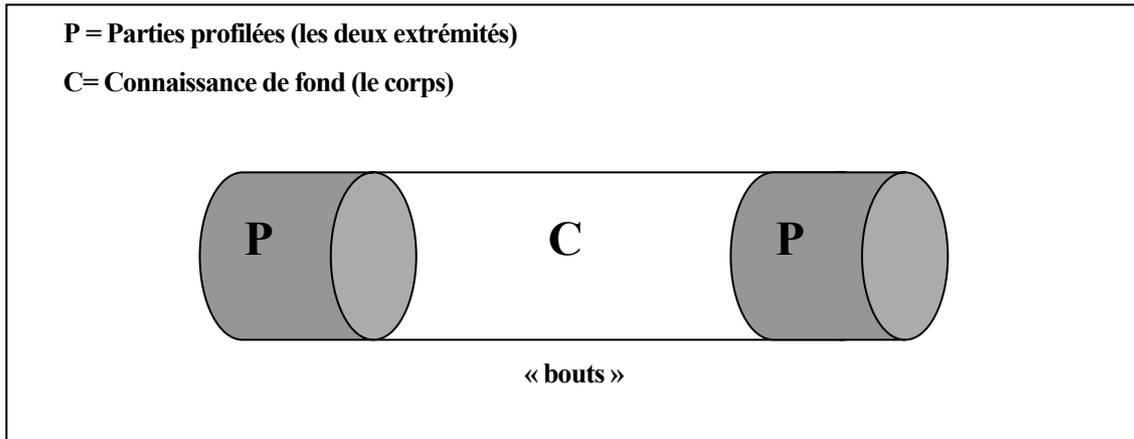


Figure1.1 L'entité spatiale se compose de trois parties (extrémité-corps-extrémité) dont deux extrémité profilées.

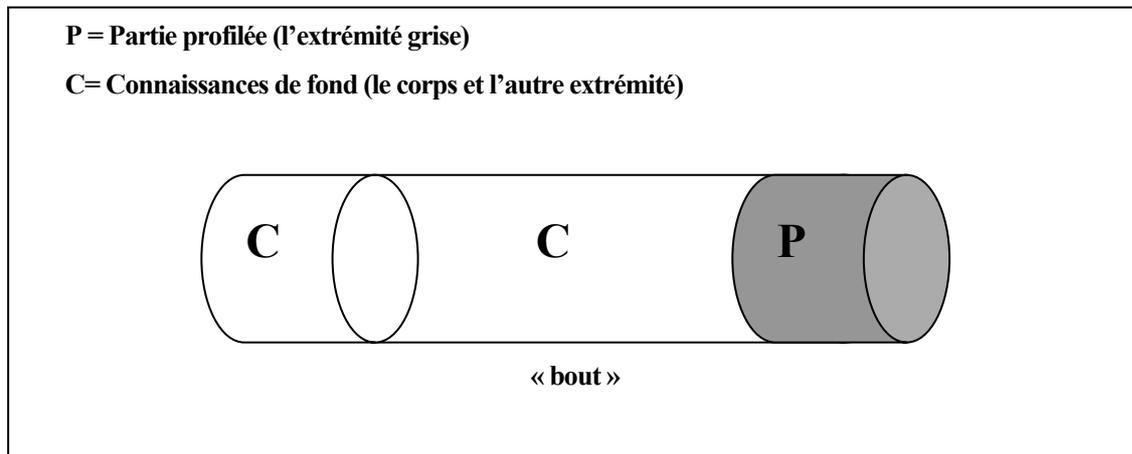


Figure1.2 L'entité spatiale se compose de trois parties (extrémité-corps-extrémité) dont une extrémité profilée.

Dans les Figures 1.1 et 1.2, les deux bouts ont la possibilité d'être profilés alternativement. Les connaissances dans l'esprit du locuteur s'appréhendent par les expériences successives en utilisant notre appareil sensoriel et locomoteur à partir d'exemples dans le monde réel, puis des schémas se créent. Par conséquent, les schémas de *bout* gardent la même topologie et s'accordent avec les connaissances des entités dans le monde réel. Signalons ici que les schémas n'existent pas indépendamment des exemples comme les sens généraux ou les conditions nécessaires et suffisantes dans l'analyse componentielle : les schémas sont des abstractions des exemples et sont amassés dans notre mémoire par le biais des interactions successives avec le monde extérieur.

4.3.2 L'extrémité d'une entité spatiale

Dans les exemples suivants, on ne voit là qu'une seule extrémité d'une entité:

(16)

- a. le bout du nez
- b. ??un bout du nez

(17)

- a. le bout d'une aile
- b. un bout d'une aile (= un morceau, déjà détaché)

(18)

- a. le bout du doigt
- b. un bout de doigt (= un morceau, déjà détaché)

Dans chaque expression dans (16a), (17a), (18a), il n'y a qu'une seule extrémité de visible et elle est profilée par rapport au reste donc par rapport au tout. Le *bout* dans les expressions de (17b) et (18b) indique « un morceau déjà détaché de son tout » et du coup ce *bout* ne se conçoit pas à partir de la relation partie-tout. Pour cette raison l'expression (16b) est étrange.¹¹ La relation partie-tout se représente comme indiqué dessous :

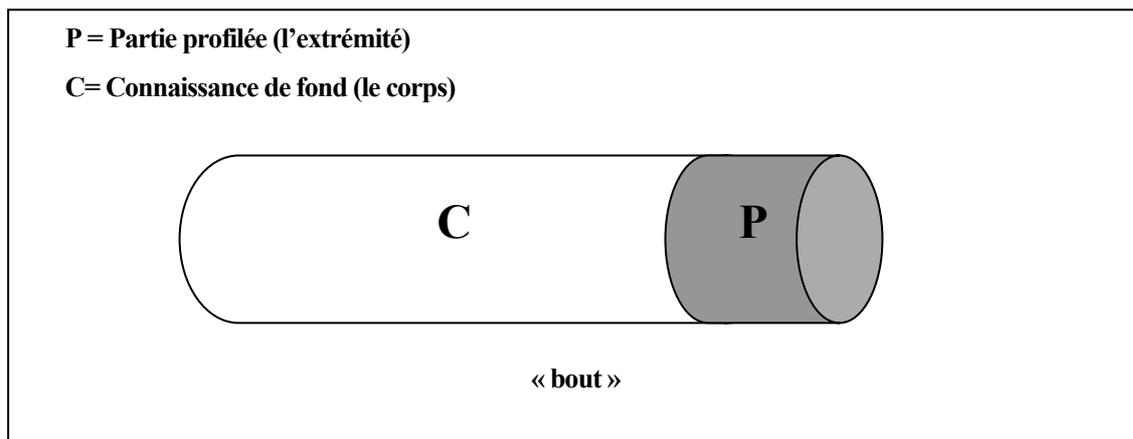


Figure 2. L'entité spatiale se compose des deux parties (corps-extrémité) dont l'extrémité est profilée.

Les exemples suivants montrent le fait qu'une seule extrémité apparaît ou la dernière partie d'un tout . Le *bout* indique le dernier point ou le terminus sur un chemin ou une route.

(19)

- a. Enfin, **au bout du** couloir, se trouve une petite cuisine et le bureau du président du CRCM. (DATE19/06/05/ LE MONDE : Société)
- b. **Au bout de** l'avenue qui mène à la place Saint-Pierre. (DATE26 /06/05/LE MONDE: International)
- c. La maison de Madame Linné était **au bout d'un** chemin (HERMARY-VIEILLE Catherine /L'Épiphanie des dieux/1983)

¹¹ Un peu macabre, mais on peut trouver « un bout de nez » qui aura été coupé ou arraché.

- d. **Au bout d'un** des couloirs, nous sommes tombés sur maman (SCHREIBER Boris /Un silence d'environ une demi-heure/1996)
- e. **Au bout d'une** ruelle nous vîmes un champ, un talus. (SCHREIBER Boris /Un silence d'environ une demi-heure/1996)
- f. **Au bout de** cette rue, il y a un pont. (MAURIAC Claude /La Marquise sortit à cinq heures/1961)

Nous mentionnerons *bout* en tant qu'une partie déjà détachée du tout dans la section suivante.

4.3.3 Plusieurs bouts d'une entité spatiale

Les expressions dans (20) sont des exemples dans lesquels une partie est complètement détachée de tout le reste.

(20)

- a. **un bout de** pain
- b. **un bout de** papier
- c. **un bout de** chocolat
- d. **un bout de** bois
- e. **un bout de** tissu
- f. **un bout de** charbon
- g. **un bout de** viande
- h. **un bout de** mauvais camembert (GUÉRIN Raymond /L'Apprenti/1946)
- i. Il reste **un bout du** camion sur la chaussée. (DATE24/02/05 LE MONDE: Société)
- j. Julien y prit **un bout de** cigarette - aux trois quarts fumée déjà – (ROBBE-GRILLET Alain /Le Voyeur/1955)
- k. Il a sorti de sa poche **un bout de** papier sale et **un bout de** crayon mordillé. (GENEVOIX Maurice /Ceux de 14/1950)
- l. Il reste, dans la cuisine, **un bout de** pain et un demi-camembert. (DUHAMEL Georges /Chronique des Pasquier. 5. Le Désert de Bièvres/1937)

Comme on l'a indiqué dans la section précédente les expressions « *un bout de..* » désignent une partie déjà détachée de son tout, dans ce sens, ce *bout* implique la notion de détachement. En conséquence, le tout est rejeté en arrière-plan¹², comme l'exprime le Figure 3 :

¹² Voir Heine (1991, 1997) pour une analyse de « bleaching ».

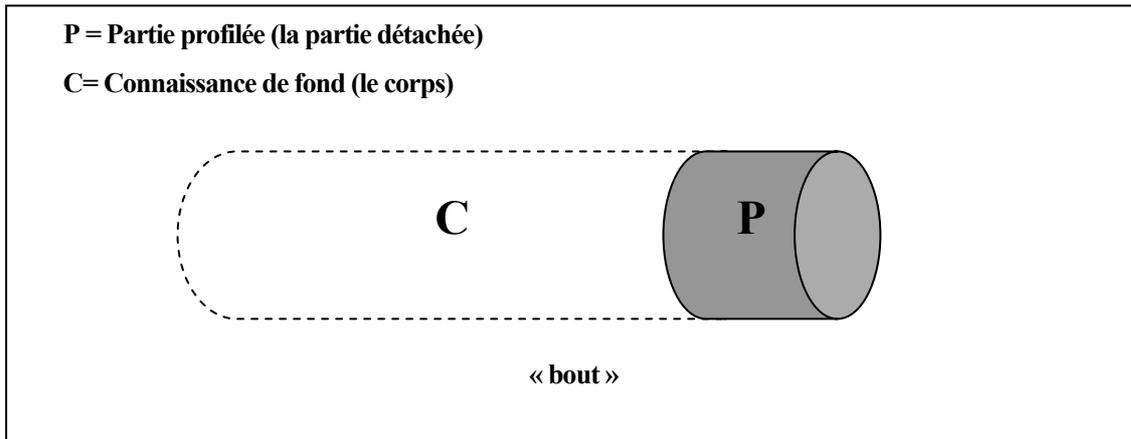


Figure 3. La partie est déjà détachée de son tout, ce dernier en arrière-plan

Dans les exemples ci-dessus (20), une partie est déjà détachée dans le monde réel. Le locuteur garde à l'esprit, comme arrière-plan, le tout initial auquel a été appliqué le détachement, mais il y a un autre type de *bout* dans ce genre : c'est juste un morceau qui n'implique pas de notion de détachement. Ce *bout* a plutôt la signification de « petite chose » comme *un bout de papier* (mais il est possible que ce soit un tout entier en fonction du contexte). Ce cas est semblable à l'expression *un petit bout de femme*¹³. Les exemples suivants impliquent une partie profilée par rapport au tout par le contexte. La notion de détachement disparaît ici : le *bout* se focalise sur une partie du tout entier.

(20)

- a. Il s'attendait à sortir en compagnie de Maigret, à faire **un bout de** chemin avec lui, peut-être à prendre l'apéritif. (SIMENON Georges /Les Vacances de Maigret/1948)
- b. une lueur rougeâtre sur **un bout de** nuage entre les barreaux (OLDENBOURG Zoé /Les Cités chamelles ou l'histoire de Roger de Montbrun/1961)
- c. Les autres sont décryptées par un logiciel qui identifie le moindre élément de décor : **un bout de** tapisserie, un poster sur un mur ou une boîte de biscuits déjà présents sur d'autres photos. (DATE22/09/05/ LE MONDE: Société)
- d. Pour que quelqu'un se sente appartenir à la communauté nationale, il faut qu'il possède **un bout de** la France. (DATE06/07/05 LE MONDE: France)

Nous observerons le fonctionnement temporel de *bout* dans la section suivante.

¹³ Dans ce sens là on peut renvoyer à la notion de « modulation contextuelle » dans les travaux de Cruse (2004), Croft & Cruse (2004).

4.4 Métaphore conceptuelle-temporelle sur « bout »

On peut dire que le sens temporel de *bout* se situe à la place la plus marginale de la catégorie, c'est-à-dire que ce sens est un concept qui est produit par l'extension métaphorique de *bout* spatial : on transpose subjectivement une valeur physique en phénomène temporel. Quand on emploie le mot *bout* pour une entité temporelle, on considère le temps comme un objet formant une ligne et *bout* indique l'extrémité de cette ligne. Il y a aussi des exemples de *bout* temporel dans lesquels il désigne la dernière partie d'une suite d'événements se produisant successivement. Autrement dit, le *bout* temporel renvoie à l'extrémité d'une entité temporelle. Dans les expressions suivantes, le temps est considéré comme une ligne et sa dernière partie est conceptualisée en termes de spatialité. On peut en conclure que l'on attribue subjectivement les propriétés de la spatialité au temporel et la relation partie-tout temporelle est donc bien du même ordre que la relation partie-tout spatiale. Considérons les exemples suivants :

(21)

- a. **Au bout d'un an**, après quelques saccades, le résultat est atteint. (DE GAULLE Charles /L'Effort (1962-à)/1971)
- b. J' ai attendu **un bout de temps**, puis j' ai regardé par la serrure...(SIMENON Georges /Les Vacances de Maigret/1948)
- c. Le succès est intervenu **au bout d'une dizaine d'années**.(DATE28/05/05 LE MONDE : France)
- d. **Au bout d'un moment**, Betty m'a tapé sur l'épaule.(DJIAN Philippe /37°2 le matin/1985)
- e. **Au bout d'un siècle**, nous changeons de culture. (DATE27/01/05 LE MONDE: France)

Dans les exemples (21), *bout* est conceptualisé temporellement comme une partie extrême dans la relation partie-tout. Le plus important ici est que ce *bout* temporel est généré par l'extension métaphorique du sens spatial qui est le plus central dans la catégorie. Dans la théorie de la sémantique cognitive, la métaphore est un résultat de transfert ou la projection unidirectionnelle des éléments entre deux domaines. Normalement, le transfert métaphorique se fait du domaine le plus concret au plus abstrait. Quand un domaine A est compris comme un autre domaine B, les éléments de B se projettent dans A comme le montre la Figure 4. On peut dire qu'en tant qu'être humain nous comprenons ou faisons l'expérience des entités abstraites au travers d'entités concrètes. Dans ce sens là, la métaphore littéraire a le statut d' «une réalisation ou manifestation linguistique de la métaphore conceptuelle» (Kövecses 2002: 29). Puisqu'on vit le temps comme si c'était de l'espace c'est-à-dire qu'on le comprend comme une entité spatiale, on peut interpréter temporellement le *bout* même s'il a un sens spatial à l'origine.

4.5 Métaphore conceptuelle d'objet physique sur « bout »

Les expressions qu'on observera dans cette section concernent le transfert métaphorique entre le domaine spatial et le domaine conceptuel, notamment quand le *bout* désigne une extrémité de l'entité conceptuelle. Les domaines cibles possibles sont plutôt des choses abstraites et sont conçues en terme d'objet physique.

Les exemples suivants mettent en jeu des verbes impliquant la notion de mouvement ou de direction tels que *aller* et *arriver*. Dans ce cas on considère un concept abstrait (ex. la pensée ou l'expérience) comme un chemin ou une route. De plus, *bout* renvoie à quelque chose qui est à accomplir dans le domaine conceptuel en question.

(23)

- a. Grâce à elle, cette femme qui **va jusqu' au bout de** sa vie..(PAYSAN Catherine /Les Feux de la Chandeleur/1966)
- b. Il avait envie d'ajouter quelque chose, **d'aller jusqu'au bout de** son idée, mais il hésitait. (TOURNIER Michel /Le Coq de bruyère/1978)
- c. les libéraux de la majorité avaient déjà poussé le gouvernement à **aller jusqu'au bout de** sa logique.(DATE27/01/05 LE MONDE: France)
- d. Il va falloir **aller au bout** des explications qu'on a entamées après le 21 avril 2002 et qui se sont arrêtées en chemin. (DATE05/06/05 LE MONDE : France)
- e. Il faudra beaucoup de patience et de diplomatie à Pierre Cahné, nouveau recteur, pour **aller au bout de** cette entreprise de pacification.(DATE01/10/05 LE MONDE: Société)
- f. Moi, je prie pour que Dieu lui donne la force d'**aller au bout de** son épreuve et de sa mission. (DATE01/03/05 LE MONDE: International)
- g. Elle essaie de mobiliser le maximum de pays pour **aller jusqu'au bout de** la procédure de ratification. (DATE03/06/05 LE MONDE: International)

Dans les expressions qui apparaissent en (23), la pensée, l'idée, l'intention et la mission sont conceptualisées comme des chemins long ou des trajets avec un point d'arrivée. Pour cette raison, nous pouvons « aller » sur ce chemin ou même « arriver » au dernier point de cette ligne. Il est possible de rendre compte du transfert suivant :

Domaine source \Rightarrow Domaine cible

L'OBJET PHYSIQUE (le chemin, la route) \Rightarrow L'ENTITE NON-PHYSIQUE (la pensée, les missions, la logique, le raisonnement)

D'ailleurs, le *bout* ci-dessous renvoie à la vie, un concept abstrait, sous la forme d'une chandelle qui correspond à une entité concrète : on l'appelle la métaphore ontologique. Les expressions dans (24) signifie « épuiser par des excès ».

(24)

- a. Ils la brûlaient par **les deux bouts**, comme on dit de la chandelle. (ZOLA Émile /L'Assommoir/1877)
- b. C' est bien la peine d' assurer cette vie qu' on brûle ainsi par **les deux bouts**. (MORAND Paul /New-York/1930)

Le transfert métaphorique se fait comme ceci :

Domaine source \Rightarrow Domaine cible

LA SUBSTANCE (chandelle) \Rightarrow L'ENTITE NON-PHYSIQUE (la vie, la ressource financière, la santé)

Dans les expressions en (25) on peut voir des exemples qui donnent la valeur de chaque extrémité d'une entité en flirtant avec les métaphores conceptuelles comme [GOOD IS HIGH ; BAD IS LOW] ou [HAVING CONTROLE OR FORCE IS UP ; BEING SUBJECT TO CONTROL IS DOWN] :

(25)

- a. Le roi occupait seul **le haut bout de** la table.(HUGO Victor /Choses vues/1885)
- b. **Le haut bout de** la société financière. (BALZAC/ La Maison Nucingen/1838)
- c. Guillaume occupait **un bas bout**. C' est bien douloureux pour lui de rentrer ainsi dans la vie ayant tout à reconquérir. (BARRÈS Maurice /Un jardin sur l'Oronte/1922)
- d. Frère Martin et frère Hubert se sont placés modestement **au bas bout** de la table. (BARRÈS Maurice /La Colline inspirée/1913)

Le transfert métaphorique du (25) se fait comme ci-suit :

Domaine source \Rightarrow Domaine cible

L'ENTITE PHYSIQUE (l'échelle physique) \Rightarrow L'ENTITE NON-PHYSIQUE (l'échelle de la position sociale)

On peut en déduire que cette métaphore a trois processus :

- i) l'entité non-physique a une valeur physique
- ii) le statut social a une valeur numérique, autrement dit, ce statut forme la hiérarchie sociale
- ii) les deux extrémités du statut sociale renvoient à celle de la table.

4.6 « Bout » du point de vue empirique

4.6.1 L'incarnation (*embodiment*) de la centralité et de la marginalité

La notion de centralité et de marginalité est un des concepts les plus fondamentaux et les plus empiriques chez les humains. En effet, notre corps se compose d'une partie centrale (le tronc et la tête) et d'une partie marginale (les membres) : en d'autres termes dans un sens littéral, « du corps »

et « des extrémités supérieures et inférieures ». En outre, nous projetons subjectivement cette expérience incarnée sur des entités du monde extérieur : la relation de centralité et de marginalité incarne des entités extérieures. En ce sens, il n'est pas étonnant de conceptualiser des entités non spatiales, en terme de centralité et de marginalité, si cette faculté est une stratégie cognitive pour les êtres vivants de ce monde. Comme on l'avait déjà remarqué dans la dernière section, la structure d'image schématique « centre-périphérie » qui est extraite du *bout* spatial est projetée sur le domaine temporel / conceptuel. On souligne encore ici que quand la structure d'image schématique¹⁵ se projette sur le domaine cible, la projection se fait conformément à la logique¹⁶ de ce domaine. Si l'on se met du point de vue de la projection entre domaines, cette structure d'image schématique projetée du domaine source sur le domaine cible constitue une implication métaphorique (*metaphorical entailment*). D'un autre côté, du point de vue du modèle d'interconnexion langackerienne et de la schématisation (ou l'abstraction) par les sujets, on peut dire que l'implication métaphorique est un schéma local que les sujets créent entre le prototype et ses types d'extensions spécialisés. Ces derniers appartiennent à l'unité symbolique [bu] (bout). Nous donnons ci-dessous le modèle d'interconnexion de *bout* :

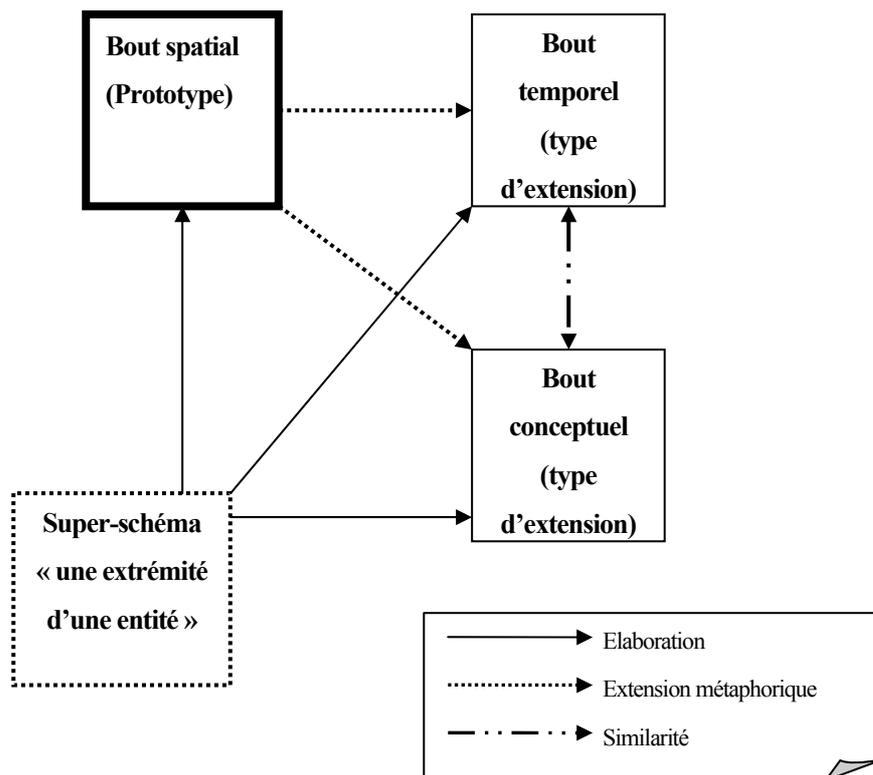


Figure 5. Le modèle d'interconnexion de *bout*

¹⁵ Pour plus de détails, cf. Croft & Cruse (2004 : 44-46) et Kövecses (2006 : 240-242).

¹⁶ Lakoff (1993 :215) propose « le Principe d'invariance » qui explique que quand une implication métaphorique du domaine source est projetée sur le domaine cible, cette projection se fait toujours en accord avec la structure inhérente dans le domaine cible.

Dans la Figure ci-dessus, le prototype de *bout* est le sens spatial. Ses exemples étendus et spécialisés sont respectivement les sens temporels et conceptuels. Il existe des projections image schématiques (les implications métaphoriques) entre le prototype et ses exemples étendus. D'ailleurs, il est possible qu'un super-schémas¹⁷ existe chez certains locuteurs (selon que les locuteurs fassent ou non la schématisation du plus haut niveau).

4.6.2 L'enracinement (*entrenchment*) dans le modèle du langage basé sur l'usage

La notion d'enracinement¹⁸ (*entrenchment*) occupe une place importante dans le modèle du langage basé sur l'usage chez Langacker (1987). L'enracinement concerne «...le degré auquel des formes ou des sens sont définitivement enregistrés dans une sorte de stockage mental » et si ces formes ou ces sens ont déjà été enracinés une fois, il sera plus rapide de les reprendre du stockage que de les recréer complètement (Cruse 2006). Jusqu'à présent, on a observé que le mot *bout* avait différents sens : spatial, temporel et conceptuel. Chaque sens est empiriquement motivé par notre expérience corporelle. De plus, chaque sens enraciné est stocké dans notre mémoire au fil du temps après plusieurs usages répétés. Autrement dit, si la projection entre le prototype (sens spatial) et les exemples résultant d'une extension (sens temporel-conceptuel) se répète quotidiennement, l'implication métaphorique (ou la structure d'image schématique) s'enracine d'autant plus dans notre mémoire : la dérivation spatio-conceptuelle se renforce dans le modèle d'interconnexion de *bout* (Figure 5). Il semble que l'enracinement se fait en deux étapes ici :

- i) il y a d'abord une co-occurrence des entités spatiales et du mot *bout*, puis cette relation s'applique aux entités temporelles ou conceptuelles. Cela s'appelle la projection inter-domaine.
- ii) le modèle d'interconnexion du mot *bout* est bien enraciné et stocké dans notre esprit grâce à la co-occurrence répétitive de *bout* et des entités temporelles ou conceptuelles.

4.7 Le *Bout* en tant qu'expression dérivée par synecdoque

Dans les exemples suivants, le *bout* est interprété dans la relation de l'espèce-genre (*a kind of class*), notamment, dans la relation de synecdoque. Les exemples suivants ne sont pas fondés sur la notion de paronymie comme ils l'étaient jusqu'à présent. Ici, le *bout* par synecdoque est conçu comme une partie catégorielle par la notion de taxonomie¹⁹.

¹⁷ Langacker (1987 :59-60, 1991 :265, 2000 :91-145) explique que le super-schéma n'est pas aussi important que les schémas locaux puisque dans son ouvrage, il nie l'idée minimaliste chez les générativistes et il se dit lui-même maximaliste. Il en conclut donc que la généralisation excessive n'a qu'une importance secondaire.

¹⁸ Cf. Legallois & Gréa (2006 :18-27) pour une discussion et une analyse bien détaillées de cette notion.

¹⁹ La différence conceptuelle entre la paronymie et la taxonomie (la métonymie et la synecdoque) est expliquée en détail dans les travaux de Seto (1999).

(26)

- a. Colombey n' a qu' **un bout de** rôle, mais qu' il joue d' une manière merveilleuse.
(GONCOURT Edmond de GONCOURT Jules de / Journal : mémoires de la vie littéraire : t. 3 /1879-1890)
- b. Oui, de dures années, pendant lesquelles il ne reçut pas **un bout de** lettre de sa mère.
(GONCOURT Edmond de GONCOURT Jules de /Journal : mémoires de la vie littéraire : t. 3 /1879-1890)

Les bouts dans (26) sont tous les deux des expressions par synecdoque qui dénotent l'espèce en terme de genre. Autrement dit, *un bout de rôle* dans (26a) signifie une sorte de petit rôle : car « un bout de » désigne ici « un rôle parmi d'autres, comme un grand rôle ou un rôle normal... », on en conclut que ce *bout* est un des espèces d'une genre. Si l'on considère toutes les sortes de rôles en « un tout », un petit rôle est alors considéré comme une partie de ce tout. Ce phénomène peut être observé dans l'expression (26b). On peut dire ici qu'*un bout de lettre* est une sorte de lettre.

4.8 Conclusion

Cette section traite du sens central du nom *bout* et de ses variantes du point de vue de la sémantique cognitive. Nous avons observé que *bout* a un sens spatial, temporel et conceptuel et que les deux derniers se font par l'extension métaphorique du sens central. C'est tout particulièrement le cas du sens spatial, car ce concept est un phénomène facile à saisir pour nous autres qui vivons dans un espace à trois dimensions. En outre, on utilise inconsciemment des mots spatiaux pour mieux comprendre des concepts plus abstraits. On ne peut pas appréhender le monde extérieur sans la rhétorique. Paradoxalement, comme les variations de sens de *bout* sont déjà inscrites dans les dictionnaires, elles ne sont plus des métaphores fraîchement créées. Dans ce sens, la métaphore n'est pas une simple technique ou figure de style, mais pour nous elle est un moyen essentiel de comprendre les choses inconnues en terme connus : on étend les variations de sens par cette capacité cognitive horizontale. On veut ici souligner que les catégories sont ouvertes et qu'elles sont des connaissances encyclopédiques par nature. En d'autres termes, les sens d'un mot ne peuvent pas être stipulés et il est possible que les variations de sens se produisent au fil du temps. La prochaine section traitera du mot japonais *hashi* qui est l'équivalent de *bout*.

5. COMPARAISON AVEC LE MOT JAPONAIS *HASHI*

Le mot *hashi* a trois homonymes : (1) *hashi* (=bout), (2) *hashi* (=baguettes) et (3) *hashi* (=pont). Cependant, ces trois homonymes ont la même forme phonétique [xafi] mais leur écriture est différente. Ce sont donc plutôt des homophones. Cette section traitera uniquement de *hashi* (1), l'équivalent de *bout* en français.

5.1 La définition de « hashi » dans les dictionnaires

Et voici ci-dessous les trois sens approximatifs de *hashi* selon deux dictionnaires japonais²⁰ :

(27)

- a. la partie marginale d'une chose
- b. les extrémités d'une chose
- c. les parties les moins importantes d'une chose

Les deux dictionnaires donnent dix sens du mot *hashi*, mais je n'en ai noté que trois après avoir enlevé les sens qui se superposent. On peut donc dire que le mot *hashi* est utilisé pour dénoter une partie marginale dans le cas où il y a une relation de centralité et de marginalité dans l'entité. Dans les sections suivantes, nous allons examiner le *hashi* spatial et le *hashi* conceptuel.

5.2 Les sens spatial et conceptuel de « hashi »

5.2.1 Le sens spatial de « hashi »

Dans le mot japonais *hashi*²¹, l'équivalent du mot *bout* en français, le sens spatial fonctionne comme le prototype. Dans les exemples ci-dessous, *hashi* indique une extrémité spatiale :

(28)

- a. テーブルのはしに醤油がある。
Têburu no **hashi** ni shôyu ga aru (Il y a une bouteille de sauce soja **au bout de la** table.)
- b. ロープのはしに輪を作る。
Rôpu no **hashi** ni wa o tsukuru (On fait un nœud **au bout de** la corde.)
- c. マフラーのはしには、毛糸の小さなポンポンが揺れる。
Mafurâ no **hashi** ni wa, keito no chîsana ponpon ga yureru
(Les petites pelotes de laine **au bout de** l'écharpe flottent au vent.)

Cependant, *hashi* a le sens de *bout* mais aussi de *bord* et de *coin* comme ci-suit:

(29)

- a. 道のはしに車を止め、ここがそうだと美術館の入り口を示した。
Michi no **hashi** ni kuruma o tome, koko ga sôda to bijutsukan no iriguchi o shimeshita
(Le chauffeur s'est garé **au bord du** chemin et il nous a indiqué l'entrée du musée.)
- b. 建物のはしに階段が見える。
Tatemono no **hashi** ni kaidan ga mieru

²⁰ Les deux dictionnaires sont *Dajirin* (大辞林) (la deuxième édition) et *Kôjien* (広辞苑) (la cinquième édition) respectivement.

²¹ Tous les exemples de *hashi* traités dans cette section proviennent de Google.

(On peut voir les escaliers dans **un coin de** ce bâtiment.)

- c. 私は本のなかで大事だと思うことが書いてあったらページのはしを折ります。
 Watashi wa hon no naka de daijida to omoukoto ga kaiteattara pēji no **hashi** o orimasu
 (Quand je lis des livres, je plie toujours **le coin** pour marquer la page si je trouve quelque chose d'intéressant.)

Dans les exemples (29a), *michi no hashi ni* ne signifie pas « au bout du chemin » mais « au bord du chemin ». Un équivalent de *au bout du chemin* en japonais est plutôt *michi no saki ni*²². Par ailleurs, dans les expressions (29b-c), *hashi* est utilisé avec le sens de coin²³. Ce qui nous amène à considérer que *hashi* a des sens plus larges que *bout* en français (voir Figure ci-dessous).

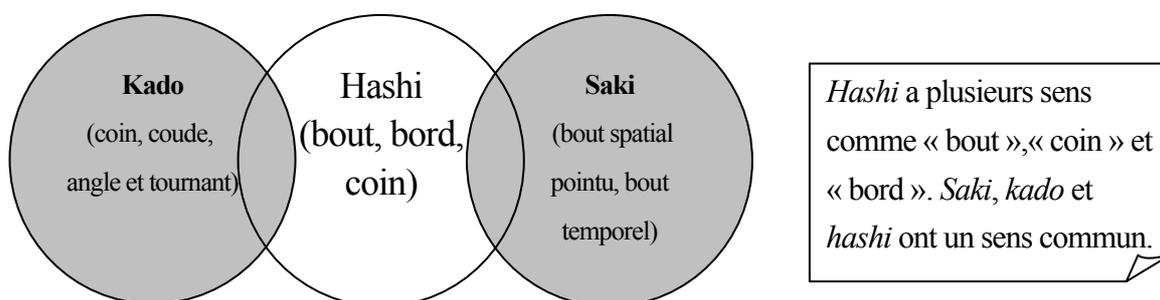


Figure 6. Les sens de *hashi*, *kado* et *saki*

En outre, *hashi* n'a pas de notion de détachement comme *bout* avec *un bout de pain*, entre autres. Considérons les exemples suivants :

(30)

- a. お母さんがやはりパンのきれはしをつまんでネコの前にぶら下げた。
 Okâsan ga yahari pan no **kire-hash**i o tsumande neko no mae ni burasageta
 (Ma mère a pris **un bout de pain** et elle l'a montré au chat.)
- b. お母さんがやはりパンのはしをつまんでネコの前にぶら下げた。
 Okâsan ga yahari pan no **hashi** o tsumande neko no mae ni burasageta
 (Ma mère a pris **le pain par le bout (entier)** et elle l'a montré au chat.)

Dans l'exemple (30a), il y a une notion de détachement avec le mot *kire* qui est le participe passé de *kireru* (couper). Si *pan no hashi* (un bout de pain) ne s'accompagne pas de *kire*, il signifie « une extrémité du pain ».

²² *Saki* désigne l'extrémité spatiale et temporelle. Dans le cas spatial, *saki* signifie la dernière partie pointue : *pen no saki* (la mine du stylo). D'autre part, dans le cas temporel, ce mot signifie la fin d'une transition physique ou mentale avec (parfois sans) une certaine durée : *kono michi no saki ni yûbinkyoku ga aru* (il y a une poste au *bout* de ce chemin).

²³ En japonais il y a aussi le mot *kado* qui signifie « coin », « coude », « angle » et « tournant. »

5.2.2 Métaphore conceptuelle d'objet physique sur « hashi »

On peut aussi remarquer que *hashi* a un sens conceptuel étendu du prototype. « *Hashi* conceptuel » est utilisé en co-occurrence avec certaines activités intellectuelles comme la pensée et la mémoire :

(31)

- a. あのときの風景が記憶の端にいつもある。
Anotoki no fûkê ga kioku no hashi ni itsumo aru
(Au bout de ma mémoire, il reste toujours ce paysage)
- b. 嘘というものは言葉の端に出る。
Usu toiu mono wa kotoba no hashi ni deru
(Le mensonge apparaît toujours au bout des paroles)
- c. 思考の端に、疑問が生まれた。
Sikou no hashi ni gimon ga umareta
(Un doute est apparu au bout de ma pensée)

Comme les exemples (31) l'indiquent, la notion de centralité et de marginalité (ou notion de partitout) peut être projetée dans le domaine conceptuel tout comme *bout*. On remarquera que *hashi* n'est pas utilisé en co-occurrence avec le domaine temporel. Comme cela a été dit plus haut, le mot qui dénote une extrémité temporelle est *saki*. On peut alors observer la collocation de *hashi* et d'un mot temporel *jikan no hashi* (le bout de temps) sur Google. Néanmoins, toutes ces utilisations désignent le sens « le bout de l'univers » comme un terme scientifique. Cette utilisation n'est donc pas une extension métaphorique mais un sens littéral.

5.2.3 La structure d'image schématique de « hashi »

Jusqu'à présent, nous avons observé les expressions contenant le mot *hashi*. On peut déduire de ces expressions que *hashi* garde topologiquement une structure d'image schématique comme suit :

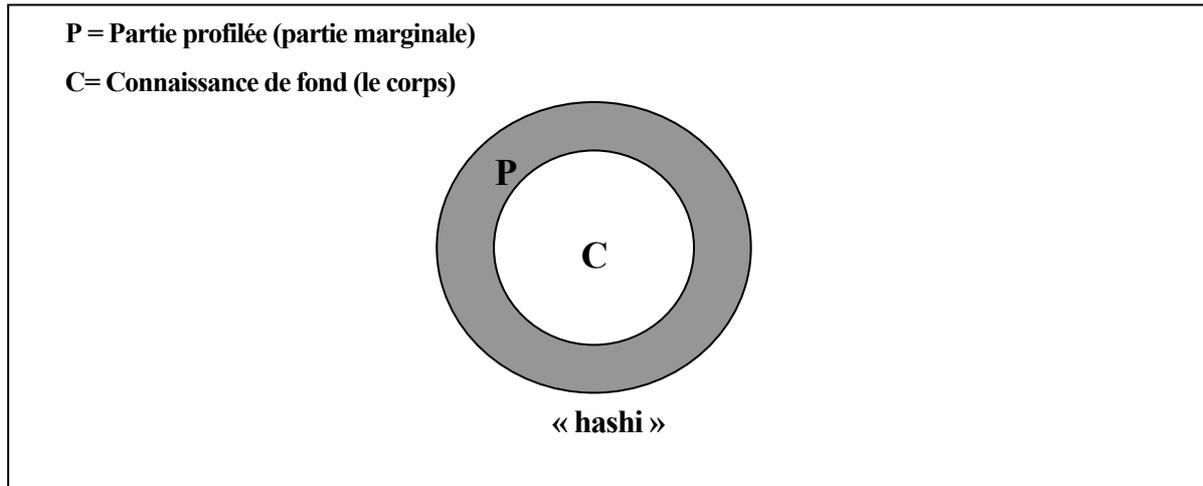


Figure 7 L'entité se compose de deux parties (corps et partie marginale), la partie marginale étant profilée.

Dans la Figure 7, l'entité se compose de la partie marginale et du corps. D'après les exemples observés jusque là, on peut conclure que *hashi* se conçoit en terme de relation de centralité et de marginalité. Cette structure d'image schématique est transférée, en tant qu'implication métaphorique, sur le domaine conceptuelle.

5.3 Conclusion

Dans cette section, nous avons observé les sens du mot *hashi* dans lequel la structure image schématique est projetée du domaine spatial vers le domaine conceptuel. Par ailleurs, le sens spatial fonctionne comme le prototype et les sens conceptuels sont ses types d'extensions :

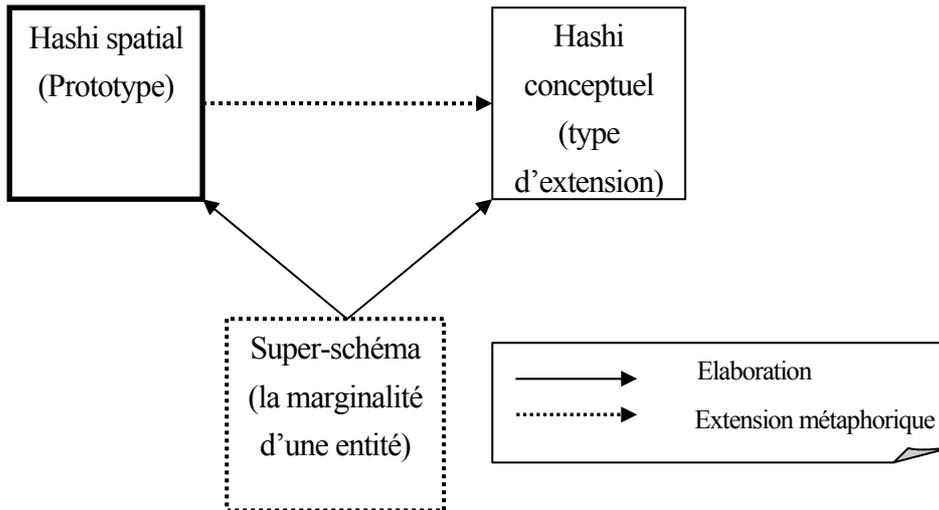


Figure 8. Le modèle d'interconnexion de *hashi*

Cette fois, nous nous sommes contentée de mentionner le mot *hashi*, mais nous examinerons prochainement la relation entre *hashi* et *saki* et nous mènerons une analyse comparative.

6. CONCLUSIONS

Cet cahier a pour but principal de montrer comment les sens du mot *bout* interagissent entre eux, tout comme ceux du mot *hashi*. On peut dire que, dans chacun des deux mots, les sens temporels et conceptuels sont probablement dérivés métaphoriquement de leur prototype, le sens spatial. Lors du transfert des structures d'images schématiques entre les domaines, la projection se fait toujours en accord avec la structure inhérente au domaine cible. Si on suppose que la polysémie du mot *bout* et *hashi* est bien enracinée dans notre mémoire, l'hypothèse de la divergence en deux niveaux peut être immédiatement rejetée. Il faudrait alors considérer le côté empirique et fonctionnel des sens dans les études de la polysémie. Il s'agit là d'un point important. Au cours de ces recherches, je regrette ne pas avoir pu examiner la fréquence d'enracinement de la polysémie au cours des siècles derniers. J'espère que cette étude aura permis d'ouvrir une approche rhétorique dans le domaine de la polysémie et de la catégorisation, du point de vue de la sémantique cognitive et des études culturelles.

BIBLIOGRAPHIE

- Croft, William (1991) *Syntactic Categories and Grammatical Relations: the cognitive organization of information*. Chicago: University of Chicago Press.
- Croft, William and A. D. Cruse (2004) *Cognitive Linguistics*. Cambridge: University of Cambridge Press.
- Cruse, Alan (2004) *Meaning in Language: an introduction to semantics and pragmatics* (2nd ed.). Oxford: Oxford University Press.
- _____. (2004) "Microsenses, default specificity and semantics-pragmatics boundary." *Axiomathes*. Springer
- _____. (2006) *A Glossary of Semantics and Pragmatics*. Edinburgh: Edinburgh University Press.
- Délbecque, Nicole (éd.) (2006) *Linguistique Cognitive : Comprendre comment fonctionne le langage*. Bruxelles : De Bleck & Duculot Press.
- Evans, Vyvyan (2007) *A Glossary of Cognitive Linguistics*. Edinburgh: Edinburgh University Press.
- Fuchs, Catherine (2004) *La Linguistique Cognitive*. Paris : Ophrys
- Heine, Bernd (1997) *Cognitive foundations of grammar*. New York: Oxford University Press.
- Heine, Bernd and F. Huennemeyer (1991) *Grammaticalization : a conceptual framework*. Chicago: University of Chicago Press.
- Herweg, M. (1988) Zur Semantik einiger lokaler Präpositionen des Deutschen. In: Tech. Rept. LILOG-Report #21, IBM Deutschland.
- Jakobson, Roman (1936 [1962]) "Beitrag zur allgemeinen Kasuslehre." *Roman Jakobson, Selected Writings, vol. I*. The Hague: Mouton
- Kövecses, Zoltán (2002) *Metaphor: A practical introduction*. Oxford: Oxford University Press.
- _____. (2006) *Language, Mind, and Culture: A practical introduction*. Oxford: Oxford University Press.
- Lakoff, George (1987) *Women, Fire, and Dangerous Things: What Categories Reveal about the Mind*. Chicago: The University of Chicago Press.
- _____. (1993) "The Contemporary Theory of Metaphor." ed. Andrew Ortony *Metaphor and Thought*. (2nd ed.) Cambridge: Cambridge University Press.
- Lakoff, George and M. Johnson (1980) *Metaphors We Live by*. Chicago: University of Chicago Press.
- _____. (1999) *Philosophy in the Flesh*. New York: Basic Books.
- Lang, Ewald (1991) "A two-level approach to projective prepositions." *Approaches to Prepositions*. ed. Rauh, Gisa. Tübingen G. Narr
- Langacker, Ronald W. (1987) *Foundations of cognitive grammar, Vol.1. Theoretical prerequisites*. Stanford: Stanford University Press.

- _____. (1991) *Concept, Image, and symbols: the cognitive basis of grammar*. Berlin: Mouton de Gruyter.
- _____. (2000) *Grammar and Conceptualization*. Berlin/New York :Mouton de Gruyter
- _____. (2002) "A study in unified diversity : English and Mixtec locatives." *Ethnosyntax: Explorations in grammar and culture*. ed. N.J.Enfield. 138-161. Oxford/New York: Oxford University Press.
- Legallois, Dominique and Gréa. F (2006) "Chapitre 1 : La grammaire de construction," *Cahier du CRISCO* n° 21 *Autour des Grammaires de Construction*, ed. Dominique Legallois and Jacques François, [site www. Crisco. unicaen. fr]
- Matsumoto, Yo (1999) "On the extension of body-part nouns to object-part nouns and spatial adpositions." *Cognition and function in language*, ed. Barbara A. Fox, Dan Jurafsky, and Laura A. Michaelis, 15-28. Stanford, Calif.: CSLI Publications.
- Searl, John R. (1980) "The back ground knowledge of meaning." *Speech Act Theory and Pragmatics*. Dordrecht
- Seto Ken'ichi (1999) "Distinguishing Metonymy from Synecdoche," *Metonymy in Language and Thought*, ed. Klaus-Uwe Panther and Günter Radden, 91-120. Amsterdam: John Benjamins
- Shintani, Mayu (2006a) "A Cognitive Semantic Approach to Synesthetic Metaphors," *Cultural Relations* vol.1: 87-105. Tsukuba: University of Tsukuba Press.
- _____. (2006b) "A System of Thinking in the Euphemistic Expressions - Rhetoric for Evacuation in English, French and Japanese," *The Proceeding of the Annual Meeting of the Japanese Cognitive Linguistics Association*, vol. 6: 23-34
- Taylor, John R. (1995) *Linguistic Categorization*. Oxford: Clarendon Press.
- Tuggy, David (1993) "Ambiguity, polysemy, and vagueness." *Cognitive Linguistics* 4 (3): 273-290
- Vandeloise, Claude (1984) *L'espace en français*. Paris : Seuil.
- Victorri, Bernard (2004) "Les Grammaires Cognitives." *La Linguistique Cognitive*, ed. Fuchs. Catherine. 73-98. Paris : Ophrys
- Wittgenstein, Ludwig (1958) *Philosophical Investigation*. Transl. by G.E.M. Anscombe, (2nd ed.) Oxford : Blackwell.
- Wunderlich, D. (1991) "How do prepositional phrases fit into compositional syntax and semantics." *Linguistics*, 29:591-621.
- _____. (1993) On German um: Semantic and conceptual aspects. *Linguistics* 31:111-33

III

Cahiers du CRISCO

Cahiers de recherche linguistique diffusés par le CRISCO depuis 2000. Les *Cahiers du CRISCO* sont distribués gratuitement.

A. Cahiers 1-12 en format papier

n°1	Jacques FRANÇOIS, <i>Sur la grammaire de van Valin</i> (septembre 2000)
n°2	Véronique LENEPVEU, <i>Adjectifs et adverbes : une corrélation syntactico-sémantique</i> (janvier 2001)
n°3	Jacques FRANÇOIS & Hansjakob SEILER, <i>Gespräche über Hansjakob Seilers Universalienforschung</i> (mai 2001, version originale en allemand)
n°4	Denis RAMASSE, <i>L'intonation des phrases présentant un détachement à gauche en français : une première approche</i> (juin 2001)
n°5	Heike BALDAUF, <i>Voyage au bout de la langue : quelques remarques sur des énoncés minimaux</i> (mars 2002)
n°6	Jacques FRANÇOIS (avec la participation de Hansjakob SEILER), <i>La faculté de langage et les universaux : perspectives fonctionnalistes actuelles</i> (mars 2002)
n° 7	Catherine CAMUGLI GALLARDO, <i>La langue des jeunes en Italie — Guide à une enquête de terrain</i> (mars 2002)
n° 8	Jacques FRANÇOIS, <i>La représentation des structures verbo-nominales et du figement verbal dans deux formalismes de grammaire fonctionnelle</i> (mai 2002)
n° 9	Valeriano BELLOSTA von COLBE & Jacques FRANÇOIS, <i>Windowing of attention and the core-periphery boundary</i> (septembre 2002)
n° 10/1	Maxi KRAUSE, <i>AUS, élément prépositionnel, élément constitutif de particules diverses et particule verbale</i> (septembre 2002)
n° 10/2	Maxi KRAUSE, <i>VON, préposition et élément constitutif d'adverbes et de tournures adverbiales</i> (octobre 2002)
n° 10/3	Maxi KRAUSE, <i>BEI, préposition, élément constitutif de particules diverses et particule verbale</i> (novembre 2002)
n° 10/4	Maxi KRAUSE, <i>MIT, préposition, élément constitutif de particules diverses et particule adverbiale</i> (novembre 2002)
n° 11	Richard RENAULT, <i>Morphosyntaxe des participes finnois</i> (décembre 2002)
n° 12	Dominique LEGALLOIS (coordination), <i>Unité(s) du texte</i> [Journée Scientifique du CRISCO, 6 décembre 2002] (juin 2003)

B. Cahiers 13-20 téléchargeables sur le site du CRISCO : www.crisco.unicaen.fr

- | | |
|------|---|
| n°13 | Jacques FRANÇOIS (dir.), <i>Aspects de la « Role and Reference Grammar »</i> [Journée Scientifique du CRISCO, 14 mars 2003] (septembre 2003) |
| n°14 | Jacques FRANÇOIS, Jean-Luc MANGUIN & Bernard VICTORRI, <i>La réduction de la polysémie adjectivale en cotexte nominal : une méthode de sémantique calculatoire</i> (octobre 2003) |
| n°15 | Emmanuelle ROUSSEL, <i>Le commentaire associé au passif anglais</i> (février 2004) |
| n°16 | Corinne OZOUF, <i>Caractère différentiel et relation d'équivalence entre voir et regarder</i> (juin 2004) |
| n°17 | Jean-Luc MANGUIN & Jacques FRANÇOIS (coordination), <i>Le Dictionnaire Electornique des Synonymes du CRISCO – Un mode d'emploi à trois niveaux</i> (juillet 2004) |
| n°18 | Dominique LEGALLOIS & Song-Nim KWON, <i>Sémantique lexicale et examen écologique de la co-occurrence</i> (janvier 2005) |
| n°19 | Jacques FRANÇOIS, <i>Les bases épistémologiques des grammaires cognitives et 'néo-fonctionnelles'</i> (juin 2005) |
| n°20 | Jacques FRANÇOIS, <i>Le fléchage synonymique de la polysémie verbale</i> (octobre 2005) |
| n°21 | Dominique LEGALLOIS & Jacques FRANÇOIS (coordination), <i>Autour des grammaires de constructions et de patterns</i> (janvier 2006) [avec la participation de Philippe GREA et Morgane SENECHAL] |
| n°22 | Odile BLANVILLAIN, <i>Le marqueur SUCH en anglais contemporain – Anaphore qualitative et identification notionnelle</i> (mai 2006) |
| n°23 | Jacques FRANÇOIS & Ahmed BRAHIM (coordination), <i>Morphosyntaxe et sémantique du verbe</i> (novembre 2007) |
| n°24 | Jacques FRANÇOIS, <i>Une approche diachronique quantitative de la polysémie verbale</i> (janvier 2008) |